

Les sec

Iñaki Aizpitarte

Le chef branché était paysagiste

Il a commencé par la taille des pierres et des arbres avant de s'attaquer à celle des légumes ! Iñaki Aizpitarte, 42 ans, chef autodidacte du Chateaubriand, restaurant branché de Paris, ne s'attendait pas à devenir l'idole des foodies. Changement de décor radical pour le garçon paysagiste, parti à l'aventure en 1999 direction Israël et tombé dans la marmite à Tel-Aviv. D'abord plongeur dans un restaurant de la ville blanche, il s'improvisa commis pour venir en aide à ses camarades. Une carrière débutée par le bas sans passer par la case apprentissage, pour finir tout en haut à Paris. Après avoir atterri au début des années 2000 au Café des délices, à La Famille et au Transversal, Aizpitarte vole depuis 2006 de ses propres casseroles avenue Parmentier. Son Chateaubriand, élevé en 2011 au 9^e rang des meilleures tables de la planète par la revue *Restaurant*, joue chaque soir à fourneaux fermés ■ THIBAUT DANANCHER



rets des gagneurs



Audace. Partis de rien, ils ont pourtant réussi. Enquête sur ces autodidactes qui ont forcé le destin.

PAR CLÉMENT LACOMBE ET CLÉMENT PÉTREULT, AVEC BEATRICE PARRINO

Les avis de décès agissent comme de puissants révélateurs sociaux. La lecture assidue des notices nécrologiques d'un quotidien national nous apprend que, pour le seul mois écoulé, on a porté en terre un normalien de 88 ans, un autre de 82 ans, un énarque de 84 ans, un polytechnicien diplômé en 1959, un « X 1964 », un centralien de la promotion 1966... « *Chez vous, les gens sont tellement fiers de leurs diplômés qu'ils s'enterrent avec* », souffle le politologue américain Ezra Suleiman, observateur caustique des mœurs françaises. Comme si un simple parcours scolaire avait figé et déterminé toute une vie.

Que les cancre – et leurs parents – se rassurent : oui, dans notre pays, il est aussi possible d'accomplir de grandes choses en ne « partant de rien », c'est-à-dire sans diplôme, sans réseau ou sans héritage. C'est, par exemple, l'histoire de Xavier Niel, le créateur de Free, qui a arrêté ses études après le bac pour créer sa première boîte. Ou celle de Jean-Claude Decaux, qui a bâti un empire de l'affichage publicitaire et du mobilier urbain après une idée de génie un ■■■

JULIEN FAURE/RÉA POUR « LE POINT »

■■■ été dans le magasin de ses parents. Et, bien sûr, celle de François Pinault (le propriétaire du *Point*), qui a lâché l'école à 16 ans pour ensuite fonder un empire. Vous découvrirez aussi le parcours de Philippe Ginestet, qui a été balayeur et a vécu en caravane, avant de fonder les magasins Gifi, qui réalisent aujourd'hui près de 1 milliard d'euros de chiffre d'affaires annuel. L'histoire d'Iñaki Aizpirtarte est aussi éclairante. Un temps tailleur de pierre, puis paysagiste, il arrive dans la restauration en lavant les assiettes. Ce génial autodidacte a été plusieurs fois distingué parmi les vingt meilleures tables du monde.

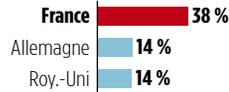
Complexe social. Ces parcours époustoufflants sont encore trop rares. On est loin du monde anglosaxon, si prompt à célébrer ses self-made-men. Faut-il encore présenter le Britannique Richard Branson, ce dyslexique qui a fondé Virgin après avoir quitté l'école à 16 ans ? Steve Jobs, resté un semestre à l'université ? Ou encore Mary Barra, patronne de General Motors, entrée dans le groupe à 18 ans ? Là-bas, être parti de rien est une fierté revendiquée haut et fort. En France, on l'avoue à voix basse. Au *Point*, nous le constatons avec notre rubrique « Etat-major » (p. 34), où est détaillée chaque semaine – CV à l'appui – la direction d'une entreprise. Récemment, une enseignante de distribution nous a encore opposé un refus poli : « *On aurait adoré mais, chez nous, les dirigeants sont très peu diplômés. Ils ont peur de l'image qu'on va donner.* »

Ce complexe social a longtemps été vécu comme une marque indélébile. Jean-Claude Bourrelier en a fait l'expérience. A 67 ans, le fondateur de la chaîne Bricorama (256^e fortune française selon le classement de *Challenges*) n'a plus rien à prouver. Pourtant, ce Sarthois issu d'une famille très pauvre, contraint de quitter l'école à 13 ans pour aller travailler dans une boulangerie puis une boucherie, en a longtemps souffert : « *Les hauts fonctionnaires ne cachaient pas leur regard condescendant. Face à eux, je*

La France accro aux diplômés

D'où viennent les membres des comités exécutifs des trente plus grands groupes...

... des trois plus grandes écoles de leur pays



... de l'université (diplômés du supérieur)



Source : E. Davoine et C. Rivas, université de Fribourg.

n'osais pas prendre la parole. Tout simplement car je n'avais pas appris à m'exprimer comme eux. » Avec 177 magasins, il est aujourd'hui totalement décomplexé : « *Je ne suis pas allé à l'école, mais je sais écrire !* » Il envoie des centaines de lettres pour se plaindre, demander des rendez-vous aux représentants de l'Etat ou dénoncer le comportement ubuesque d'une administration. Pas besoin de diplôme pour râler.

Quelques chiffres suffisent pour jauger la passion française pour les diplômés. Deux chercheurs de l'université de Fribourg, Eric Davoine et Claudio Rivas, ont comparé les CV des comités exécutifs des trente plus grandes entreprises françaises, allemandes et britanniques. Chez nous, les hauts dirigeants sont 95 % à être diplômés du supérieur, contre 90 % outre-Rhin et seulement 72 % outre-Manche. Et encore, il y a diplômés et diplômés. Ah, le système français des grandes écoles ! Dans leurs fréquentes bouffées de *french bashing*, les éditorialistes anglosaxons adorent se moquer de notre élite « Ena-Polytechnique-HEC »,

qu'ils jugent un brin aristocratique pour un peuple de guillotineurs. Certains, comme Simon Kuper, du *Financial Times*, la qualifient même de « *caste incestueuse* ».

Hélas, il suffit d'examiner les conseils d'administration ou les comités exécutifs des groupes du CAC 40. Ce noyau de 587 personnes est composé à 82 % de diplômés de grandes écoles, selon deux chercheurs du CNRS, François-Xavier Dudouet et Hervé Joly. Ils sont même très exactement 45 % à être sortis soit de Polytechnique, soit de HEC, soit de l'Ena. Ces trois établissements ne forment chaque année, en tout, qu'un millier de jeunes diplômés... contre 6 000 jeunes diplômés chaque année d'Oxford et Cambridge (Royaume-Uni). Quand, aux Etats-Unis, seuls 10 % des patrons des 500 plus grandes entreprises américaines ont été formés dans l'une des huit facultés de l'Ivy League, l'élite du système universitaire outre-Atlantique...

Les Français, obsédés par l'égalité républicaine, pensent bénéficier d'un système méritocratique exemplaire. C'est oublier que la mobilité sociale reste désespérément faible chez nous. « *Chez nous, on sait pratiquement, dès l'âge de 3 ans, qui sera ajusteur-fraiseur et qui sera conseiller d'Etat* », fustige Philippe Aghion, professeur d'économie à Harvard et libéral assumé. Les chiffres sont cruels : un fils de cadre a douze fois plus de chances d'intégrer une grande école qu'un fils d'ouvrier. La moitié des élèves de classes prépa sont des enfants de cadres supérieurs ou de professions libérales. Et sept enfants de cadres sur dix ont



Jean-Claude Decaux
Viré à 15 ans, patron à 16

Été 1953 : Beauvais se couvre d'affichettes « Chaussures Decaux ouvert au mois d'août ». Le jeune Jean-Claude, 15 ans, a profité des vacances de ses parents pour faire la promotion du magasin familial. Il triple les ventes, mais prend un savon : il a dépensé en un mois ce que son père a dépensé en une vie pour la publicité. Congédié, il crée son entreprise d'affichage publicitaire à 16 ans. JC Decaux génère aujourd'hui 2,6 milliards d'euros de chiffre d'affaires ■ C.P.

MARVAUX/REA

un métier d'encadrement, alors que sept enfants d'ouvriers sur dix ont un métier d'exécutant... Cette situation n'a pas échappé à l'OCDE, qui épingle la France dans son dernier rapport Pisa: le système éducatif français est le plus inégalitaire de tous les pays riches. « Vous perdez énormément de talents avec ce plafond de verre, regrette Ezra Suleiman. Vos élites pourraient être stimulées par l'ouverture. Or, aujourd'hui, elles ne reçoivent pas d'air frais de la société. Pourtant, regardez Google ou Facebook: c'est avant tout l'histoire de mélanges, de gens venus d'horizons divers qui se sont enrichis mutuellement et ont fait émerger ensemble des idées. »

« Rage de vaincre ». Si les autodidactes reconnaissent leurs lacunes, ils disent les compenser en cultivant des qualités moins présentes chez les forts en thème: « Moi, je pense écouter davantage mon instinct, avoir développé une intelligence émotionnelle plus forte et guetter davantage les réactions des autres. » Voilà la formule de Bernard Streit, le PDG de Delfingen Industry. Elle lui a réussi! En 1973, après une scolarité chaotique, il rejoint, à 21 ans, la petite entreprise familiale installée dans le Doubs. D'accord, il n'est pas totalement parti de rien, mais cette société qui fabriquait des sacs plastique ne comptait alors qu'une petite dizaine de salariés. Il transforme l'entreprise en équipementier automobile de pointe, qui emploie aujourd'hui 1 800 salariés dans le monde. A l'heure où les fleurons de l'industrie française se vendent aux plus offrants, lui rachète des usines en Allemagne! « J'ai passé ma vie à être une éponge, à écouter pour apprendre. Mais mon parcours m'a surtout donné une rage de vaincre impressionnante. Et m'a permis de savoir décider. Nos écoles forment des garçons ou filles de très bon niveau, avec une grande capacité d'analyse, mais trop souvent incapables de décider, trop prudents. Quand on me demande de témoigner dans les écoles, je dis souvent aux étudiants: "Vous avez de la chance d'étudier, mais, à un moment, il faut sauter, entrer dans la vie." Parce que, finalement, l'école, c'est d'abord un tour de chauffe. » ■



Au top. Repérée par Jean-Paul Gaultier (à g., en 1984), Farida Khelfa est aujourd'hui l'égypte de la marque Schiaparelli.

Farida Khelfa La fugue pour survivre

Elle surgit d'on ne sait trop où. Impériale et espiègle. Comme chez elle dans ce palace parisien où elle nous a donné rendez-vous. « J'ai appris, confie-t-elle, amusée. Les codes, les règles, les choses à ne pas dire... Dans la société française, pour se faire accepter, il faut réussir son examen d'entrée. » Tout commence dans la cité des Minguettes, non loin de Lyon, « tour 106, rue Gaston-Monmousseau ». Lorsqu'on vit à onze dans un F5, difficile d'oublier l'adresse. Ses parents sont d'origine algérienne. Père gardien de nuit à Perrache, mère au foyer. « Ma vie était un enfer. Je rêvais de me barrer... » A 16 ans, instinct de survie, Farida fugue à Paris. Et se mue en oiseau de nuit. Enflamme le Palace avec la clique « underground ». « C'était la cité des enfants perdus, se souvient-elle. On était tous paumés et on venait s'oublier en dansant. » Puis elle est repérée par Jean-Paul Gaultier, qui lui ouvre les portes de la mode. Mugler et Alaïa suivront. Avec sa tignasse de sauvageonne, la liane impose le métissage sur les podiums. Son caractère

bien trempé et sa persévérance forcent le respect d'un milieu très codifié. Quelques années plus tard, physionomiste aux Bains-Douches, elle éconduit Bowie et snobe une séance de pose avec Helmut Newton. Des remords? « Oui... On n'avait aucune ambition. Notre credo, c'était "No Future" et seuls les losers avaient la cote. » Manque de bol, elle gagne. Rencontre Jean-Paul Goude, qui fait d'elle sa muse. Puis l'homme d'affaires Henri Seydoux, « le coup de foudre », qui deviendra le père de ses fils.

Aujourd'hui, elle partage son temps entre le cinéma, les livres et ses propres documentaires: après Gaultier, la révolution tunisienne et l'intimité du couple Sarkozy, elle s'attaque à l'ami de toujours, Christian Louboutin. Au début, la bourgeoisie l'a décontenancée. « Je venais d'un milieu où l'on cultive le silence et, d'un coup, il fallait parler tout le temps. Pour ne rien dire. » Elle compte parmi ses amies Carla Bruni-Sarkozy, dont elle est le témoin de mariage, et Valérie Lemerrier, boit du thé vert dans les palaces et se couche « comme les poules ». Rangée, la Farida des années 80? Avec sa gouaille à la Arletty, elle reconnaît que oui. « No regret! » En un clin d'œil, la féline a décampé ■ VICTORIA GAIRIN

« J'ai appris. Les codes, les règles, les choses à ne pas dire... »